

ISSN 1157-4488

parfaite synergie. Ils reflètent la double nature de Livermore, microcosme représentatif d'une nation dont le « nucléarisme » s'est nourri de ces deux rhétoriques. Celles-ci d'ailleurs sont moins étanches qu'il y paraît : malgré leur scientisme affiché, les employés du laboratoire, tout comme les hommes politiques, ne sont pas immunisés contre la passion. Chacune avec sa propre logique, ces pensées, en apparence si différentes, justifient la bombe. A la question de savoir si nous avons le droit de nous arroger un pouvoir de destruction presque divin, Livermore répond oui.

*Traduit de l'anglais par Catherine Janco et Corinne Hewlett*

*Hugh Gusterson*

# L'honneur national sauvé ? L'exposition du cinquantenaire

Abt Mark Norries

*Le projet du Smithsonian Institute pour commémorer le cinquantenaire de Hiroshima a provoqué une violente controverse aux États-Unis. Victoire des pressions politiques sur la vérité historique, au pays de la liberté... On n'aura donc vu qu'un fragment de la carlingue vide de l'Enola-Gay. Mais n'est-ce pas un « monument » plus radical, plus provocateur que la plus pédagogique des expositions ?*

En juin 1994, lors de la commémoration du cinquantième anniversaire du Débarquement (*D-Day*), la presse, la radio et la télévision chantaient l'héroïsme des Alliés. Dans le Maine, l'État rural où je vis, les petites chaînes de télévision proposaient de longues émissions sur les anciens combattants du cru et avaient même envoyé des équipes en Europe pour réaliser des reportages en direct, destinés aux informations du soir. Cinquante ans de conjugaison au passé et la distance du souvenir distinguaient à peine leur rhétorique chauvine de celle du temps de guerre.

En suivant les cérémonies devant mon petit écran, je pensais aux commémorations à venir pour la fin de la guerre du Pacifique. Le Débarquement, symbole de la victoire sur le nazisme, peut se fêter sans difficulté ; mais la commémoration de la fin du conflit nippo-américain s'annonçait plus compliquée. Comment les États-Unis concilieraient-ils le discours lumineux sur la bravoure de la nation avec l'ombre portée de Hiroshima et Nagasaki ? Le débat qui a fait rage à propos de l'exposition du Smithsonian Institute fournit un début de réponse. Il annonce les lignes de réflexion et les zones de silence. Il est révélateur des rapports qu'entretient

l'Amérique avec l'événement qui nous a précipités dans la paix très inconfortable de l'ère nucléaire.

L'*Enola-Gay*, le B-29 qui a largué la première bombe atomique, a été acquis à la fin des années 40 par le Smithsonian Institute qui gère plusieurs grands musées de Washington où, de l'art à la science, est en quelque sorte proposé le panorama de la nation. La carlingue a ensuite été abandonnée dans les entrepôts pendant des décennies. L'*Enola-Gay* gênait-il le Smithsonian ? Comptait-il le faire disparaître ? En 1988, un article de Robert Adams, secrétaire du Smithsonian Institute, levait enfin ces incertitudes en annonçant que l'avion serait exposé au Musée de l'air et de l'espace.

Cependant, comme pour avertir les commanditaires du Smithsonian Institute qui compaient sur une présentation triomphaliste de l'appareil, Adams écrivait que les conservateurs du musée ne pourraient se contenter de reprendre le point de vue de l'équipage de l'*Enola-Gay* ou la position officielle du gouvernement américain en 1945 : « Ce qui s'est passé à Hiroshima, en 1945 et après, doit avoir sa place dans l'exposition [...] Le bref moment de supériorité technique qui a permis de mettre fin à une guerre nous a placés face à l'éventualité abominable d'un conflit dans lequel des armes terriblement destructrices seraient en possession de plusieurs pays. » Adams militait ainsi pour une présentation historique moins simpliste que celle habituellement admise aux États-Unis, qui situerait l'*Enola-Gay* dans la perspective de la fin de la guerre mais aussi du début de l'ère nucléaire, et qui tiendrait compte du cauchemar vécu par les victimes de Hiroshima et de Nagasaki. Ces deux derniers points ont suscité la controverse.

### *L'exposition et ses détracteurs*

Le Smithsonian Institute a annoncé son exposition pendant l'été 1994, déclenchant immédiatement un violent débat. Le script épais de la manifestation s'est très vite retrouvé entre les mains des anciens combattants qui y ont trouvé une description, inacceptable à leurs yeux, du dernier chapitre de la Seconde Guerre mondiale. Selon eux, le projet occultait la victoire durablement gagnée, dont les bombes atomiques marquaient le point final, au profit de l'expé-

rience vécue par l'ennemi et en particulier par les victimes des bombardements. De plus, il se penchait sur la fin de la guerre mais aussi sur l'avènement de l'ère nucléaire, avec son cortège de dangers.

Les vétérans ont trouvé sans difficulté des hommes politiques acquis à leurs vues et ont ainsi pu faire pression par le biais du Congrès, tandis que les médias accordaient une place considérable aux théories des détracteurs. Les politiciens engagés dans cette cause ont repris une tactique déjà employée contre certains artistes bénéficiant de subventions du gouvernement fédéral : elle consiste simplement à menacer de couper les vivres à des créateurs non conformistes dont le message déplaît, procédé d'autant plus inquietant que la société américaine évolue vers un conservatisme de plus en plus marqué.

Les ressources de Smithsonian Institute proviennent à 77 % de fonds fédéraux. Le sénateur Solomon le savait bien lorsque, en octobre 1994, il crachait son venin contre l'institut : « Savez-vous que les États-Unis vivent sous l'oppression constante d'une culture officielle bornée, discriminatoire et rationaliste à l'excès ? Cette théorie dépourvue de fondements circule depuis des années dans bon nombre de campus. Eh bien, le gouvernement fédéral l'a reprise à son compte en subventionnant une phléthore d'expositions historiques et scientifiques des musées du Smithsonian Institute... Mais le Congrès a entre ses mains le pouvoir de l'argent. Il faudrait peut-être l'utiliser [...] »

Un mois plus tôt, le Sénat avait adopté une résolution dans le même esprit ; elle constitue à ce jour la critique la plus percutante qui se soit élevée contre les conservateurs du Musée de l'air, pour tant abondamment attaqués de toutes parts. En voici le contenu :

« Considérant que l'*Enola-Gay* a joué un rôle capital en contribuant à mettre fin de façon miséricordieuse à la Seconde Guerre mondiale, laquelle fin a permis de sauver des vies américaines et japonaises ;

» Considérant que, dans son état actuel, le projet d'exposition de l'*Enola-Gay* au Musée national de l'air et de l'espace est révisionniste et offensant pour de nombreux vétérans de la Seconde Guerre mondiale ;

» Considérant que la loi fédérale prévoit que "le Smithsonian Institute commémorera et présentera la contribution des forces militaires de la Nation à la création, au développement et à la protection d'une société et d'une culture libres, pacifiques et indépendantes, aux États-Unis";

» Considérant que la loi fédérale pose par ailleurs que "la valeur et les sacrifices des hommes et des femmes des forces armées sera dépeinte comme une source d'inspiration pour les générations présentes et à venir d'Amérique";

» Considérant enfin que la loi fédérale fait obligation au Musée national de l'air et de l'espace, dans sa présentation des États-Unis en guerre, de dépeindre l'histoire dans le contexte propre à l'époque;

» Est adoptée la résolution suivante :

» Le Sénat estime qu'une exposition au Musée national de l'air et de l'espace consacrée à l'*Enola-Gay* doit faire preuve d'une juste sensibilité à l'égard des hommes et des femmes qui ont servi les États-Unis avec fidélité et abnégation au cours de la Seconde Guerre mondiale, et doit éviter de mettre en cause le souvenir de ceux qui ont donné leur vie pour la liberté. »

Cette résolution résume bien les principaux arguments utilisés par les détracteurs du Smithsonian Institute. À partir de l'été 1994, tous les grands quotidiens et magazines, suivis par la plupart des titres moins importants, ont publié des éditoriaux et un courrier des lecteurs s'attaquant violemment à l'institut. Ce qui frappe d'abord dans ces textes, c'est leur absolue uniformité<sup>1</sup>. Ils présentent d'abord les historiens de la bombe comme des charlatans révisionnistes, arbitres du « politiquement correct ». Depuis que le terme de *political correctness*, ou PC, réduit à ses expressions les plus

extrêmes et à ses combats les moins pertinents, sert à discréditer toute approche critique de la culture dominante, les détracteurs de l'exposition tentent d'englober la controverse dans ce débat<sup>2</sup>. Le mot « révisionniste » introduit bien sûr une association fâcheuse avec les théoriciens de l'antisémitisme, et accuse implicitement les historiens de la bombe de procéder à une réécriture illégitime et dangereuse du passé. Il calomnie ainsi des chercheurs qui ne font rien d'autre qu'un travail sérieux de réinterprétation de l'histoire au vu des sources documentaires disponibles<sup>3</sup>.

Le deuxième argument consiste à dénoncer un manque de respect pour les anciens combattants et une négligence impardonnable vis-à-vis des victimes des atrocités japonaises. Un nombre troublant de textes et de déclarations d'hommes politiques se lient à une comptabilité des morts pour dénoncer le « déséquilibre » de l'exposition à cet égard. Dans son introduction à la résolution du Sénat citée plus haut, la sénatrice Kassembaum condamne ce projet « révisionniste et déséquilibré. [...] Ainsi, on trouve deux fois plus de photos de Japonais victimes de la guerre que d'Américains. Je pense que c'est un tort. »

Ce qui lui permet d'introduire, comme le font tous les détracteurs du projet, gouvernement et médias compris, le thème de l'antipatriotisme : « L'*Enola-Gay*, poursuit-elle en des termes largement repris par la résolution, a joué un rôle capital en contribuant à apporter une fin miséricordieuse à la Seconde Guerre mondiale, sauvant ainsi des vies américaines et japonaises. Une exposition consacrée à cet avion historique doit faire preuve de respect à l'égard des hommes et des femmes qui ont servi le pays avec fidélité et abnégation au cours de la Seconde Guerre mondiale, et doit éviter de mettre en cause le souvenir de ceux qui ont donné leur vie pour la liberté. Face à ce front uni, les universitaires suggèrent que les motifs des deux bombardements atomiques ne

1. La liste des textes critiquant l'exposition est interminable. Voici, à titre d'exemples, deux articles particulièrement véhéments : Chalmers M. Roberts, « The Revisionists Err: The Bomb Was to Save Lives », in *International Herald Tribune*, 26 août 1994 ; et « War and the Smithsonian », in *The Wall Street Journal*, 29 août 1994. De nombreux articles ont rendu compte des attaques lancées contre le Smithsonian Institute, ainsi Ken Ringle, « At Ground Zero. Plans for Smithsonian Exhibit Produce Fallout of Controversy », in *Washington Post*, 26 septembre 1994, ou encore Bill Powell et Daniel Glick, « The New Battle of Hiroshima. History: How should America Display the Enola Gay? », in *Newsweek*, 29 août 1994. Pour le courrier des lecteurs, voir entre autres la lettre de Dan E. Mayer au *International Herald Tribune*, 26 octobre 1994.

2. On trouve un exemple extrême mais représentatif de ces positions dans l'article de George F. Will : « Time to End This Assault on the Honor of a Nation », in *International Herald Tribune*, 26 janvier 1995.

3. Parmi les articles qui présentent une version nuancée de l'histoire, signalons : Roger Buckley, « End of the Pacific War: A 50-Year Debate Has Not Closed The Book », in *International Herald Tribune*, 4 janvier 1995 ; Gar Alperovitz, « Beyond the Smithsonian Flap: Historians' New Consensus », in *Washington Post*, 16 octobre 1994.

sont pas aussi clairs qu'il y paraît passent pour des hérétiques. À la télévision, politiciens et anciens combattants tiennent des discours tendancieux et accusent toute opinion contraire d'être anti-américaine, voire « non américaine », une terminologie qui renvoie aux jours les plus sombres du maccarthysme.

Les détracteurs de l'exposition citent invariablement le même passage, deux phrases tirées de l'énorme texte du projet : « Pour la plupart des Américains, la guerre [contre le Japon] différerait fondamentalement de celle menée contre l'Allemagne et l'Italie : c'était une guerre de vengeance. Pour la majorité des Japonais, il s'agissait de défendre leur culture contre l'impérialisme occidental. » Personne ne prend la peine de donner le contexte de cette affirmation. Les auteurs du projet n'avaient sans doute pas imaginé que leurs ennemis allaient s'en emparer pour dénoncer la prétendue indifférence du Smithsonian Institute à l'égard des Américains et sa « sympathie excessive » pour les Japonais et en particulier les victimes du conflit.

La citation fournit un point d'appui commode aux critiques pour rappeler les brutalités japonaises dont certains épisodes restent présents, pour les Américains, le symbole même de l'atrocité : Pearl Harbor, la marche de la mort de Bataan, le sac de Nankin. Les batailles, île par île, que les États-Unis livrèrent contre le Japon culminèrent avec celle d'Okinawa qui fit 7 000 morts du côté américain et 100 000 dans le camp nippon. Ce qui conduit à conclure ensuite que la conquête des îles principales aurait demandé d'énormes sacrifices. Et de citer en général le chiffre très controversé d'un million de morts. On lit parfois des estimations plus modérées. Toutes cependant ont été contestées par des historiens dont le sérieux ne peut être mis en doute<sup>4</sup>.

Quoi qu'il en soit, l'idée d'une juste vengeance contre les crimes japonais, doublée de la théorie selon laquelle la bombe aurait « sauvé des vies », constitue selon les détracteurs du Smithsonian Institute le seul contexte acceptable pour déchiffrer les événements qui ont mené aux bombardements atomiques. Ces derniers ont

4. Voir l'article de Gar Alperovitz, l'article de Barron J. Bernstein : « Some Who didn't Approve of Enola Gay's Bomb », in *International Herald Tribune*, 12 février 1995. Vincent Jaurvert, « Hiroshima, le mensonge du siècle », *Le Nouvel Observateur*, n° 1601, juillet 1995.

mis fin au conflit « de façon miséricordieuse » et ont obtenu la capitulation en quelques jours alors que la menace d'une invasion était restée sans effet. Les choses sont claires : la bombe a rendu inutile un débarquement et a sauvé des vies.

### *L'histoire, format timbre-poste*

La « bombe salvatrice », produit de cette histoire prête à consommer, procède d'un discours si simpliste qu'il tient tout entier sur un timbre-poste. Chaque année, pour l'anniversaire du désastre de Pearl Harbor, survu le 7 décembre 1941, les postes américaines émettent une série de timbres commémorant les événements de la Seconde Guerre mondiale. L'année dernière, elles diffusaient la maquette des timbres prévus pour 1995 : ceux-ci ont immédiatement déchaîné une tempête de protestations, aux États-Unis comme au Japon. Le timbre consacré à Hiroshima et Nagasaki représentait en effet un champignon atomique, avec la légende suivante : « Les bombes atomiques hâtent la fin de la guerre, août 1945. » D'un goût plus que douteux, véhiculant un message totalement réducteur, le projet a été violemment critiqué par différentes associations et a fini par susciter une réaction de la part du gouvernement japonais lui-même. Les postes américaines l'ont alors annulé.

Le plus étonnant de l'affaire reste que le projet soit remonté si haut dans l'administration américaine, jusqu'au président Clinton - qui a annulé le projet -, sans susciter d'opposition. C'est dire si cette vision de l'histoire est enracinée dans les mentalités. On peut même penser que la plupart des citoyens des États-Unis ne comprennent pas le problème soulevé par le timbre étant donné les thèses criantes de simplicité qui leur ont été enseignées à l'école.

Il suffit pour s'en convaincre de suivre les récents débats du Congrès. Prenons par exemple celui du 13 septembre 1994. « En dépit de pertes civiles déplorables, la mission accomplie par l'*Enola-Gay* a permis l'arrêt rapide de la Seconde Guerre mondiale, sauvant d'innombrables Américains ainsi que des vies japonaises », déclare Joseph Morrison Skelly. James Potter renchérit : « La bombe atomique a sauvé des centaines de milliers de mes compatriotes qui auraient été blessés ou tués dans l'invasion de l'île principale du

Japon, si elle avait eu lieu. On a estimé qu'un demi-million de Japonais auraient également péri. Ces chiffres restent très supérieurs au nombre de Japonais tués dans les deux villes bombardées. » Et John Wood d'assener l'argument suprême : « La bombe m'a sauvé, ainsi que de nombreux autres prisonniers de guerre, mais elle a surtout sauvé le Japon. »

L'idée de la « bombe salvatrice » comporte une part de vérité. Une toute petite part... C'est en tout cas celle à laquelle s'accrochent la majorité des anciens combattants. De leur côté, les jeunes Américains ne savent presque rien des bombardements atomiques, qui les laissent d'ailleurs indifférents. Un récent sondage révèle ainsi des chiffres effrayants, quand bien même on admettrait une marge d'erreur énorme : 60 % des Américains sont incapables de donner le nom du président des États-Unis qui a fait bombarder Hiroshima et Nagasaki, tandis qu'un faible pourcentage en attribue la décision à Kennedy ou Nixon ; 35 % ne savent pas que la première bombe atomique de l'histoire a été lâchée sur Hiroshima ; 25 % ne savent pas que la bombe visait le Japon. Une telle ignorance souligne la responsabilité de ceux qui, dans tous les sens du terme, représentent l'histoire : les vétérans et les historiens. C'est-à-dire les deux cercles d'où ont jailli les critiques contre l'exposition du Smithsonian Institute.

L'histoire en format timbre-poste ne laisse pas de place aux nuances et à la complexité. Pour en revenir aux articles et aux débats parlementaires attaquant le projet du Musée de l'air et de l'espace, on constate sans surprise que pas une seule critique ne prend la peine de répondre sur le fond aux arguments des historiens qui contestent les théories officielles, ni de mettre en cause leurs recherches documentaires. La question morale du bombardement de populations civiles, pratique condamnée par les États-Unis avant et après le conflit, n'est nulle part abordée. Personne ne rend compte de quelques points pourtant essentiels : les ouvertures de paix du Japon, que Truman connaissait, les enjeux de la conférence de Potsdam et la rivalité avec les Soviétiques, l'emballage de l'énorme machine bureaucratique que représentait le Manhattan Project, la grande diversité des opinions au plus haut niveau gouvernemental, ou encore les alternatives possibles à l'utilisation de la bombe atomique.

Enfin, journalistes et élus baises lorsqu'il s'agit d'examiner la haine raciale et la rhétorique exterminatonnaire qui imprègnent la culture américaine, avec des slogans tels que « *Nuke Japan* » (« la bombe pour le Japon », en parlant bien sûr de la bombe atomique) ou, plus récemment, « *Nuke Iran* ». Les conservateurs du Musée de l'air et de l'espace s'efforçaient, bien que gauchement, d'aborder dans leur projet la question du racisme. Ce thème est devenu l'un des premiers points de friction avec les anciens combattants.

Le Smithsonian Institute, dans sa tentative d'offrir une perception plus subtile de l'histoire, s'est heurté à la mémoire collective d'un groupe social, les vétérans, dont le point de vue a balayé toute autre approche. La violence des réactions est révélatrice de l'idée que se font les Américains âgés de la Seconde Guerre mondiale : c'était pour eux une guerre juste, moralement inattaquable, contrairement aux conflits de la guerre froide et aux opérations dites « de maintien de la paix ». La sauvagerie des armées allemande et japonaise ne faisait aucun doute ; les Américains, eux, se battaient pour Dieu, pour la patrie et pour la démocratie.

Les États-Unis évitent de regarder les souffrances qu'ils ont infligées car elles sont irréconciliables avec l'image que le pays se fait de lui-même. Si l'Amérique prenait ces drames en considération, l'attention se détournerait des vies sauvées pour s'arrêter aux vies brisées, et l'idée d'une violence nécessaire, perpétrée par des héros œuvrant à une cause juste, risquerait d'y perdre toute légitimité. Pour que cette théorie reste en vigueur, l'horreur doit être occultée ou évoquée de façon métaphorique, ce que le champignon atomique du timbre-poste fait très bien. Hiroshima et Nagasaki demeurent ainsi des signes de ponctuation avant les pages blanches de la mémoire collective.

### *L'air et l'espace de la nation*

L'exposition du Smithsonian Institute était vouée à susciter des réactions violentes pour une autre raison encore : sa version de l'histoire, expurgée de cinquante ans de nationalisme, devait occuper un espace dont Robert Adams et les conservateurs actuels du musée brandissaient à tort la neutralité.

Le Smithsonian Institute gère plusieurs musées dont les bâtiments figurent en bonne place dans le tissu urbain de Washington. Ils bordent le Mall, situé dans le long parc qui s'étend du Capitole au fleuve Potomac et que ponctuent les monuments dédiés à Washington et Lincoln avec, en retrait, celui dédié à Jefferson ainsi que la Maison Blanche. Le Musée de l'air et de l'espace s'inscrit donc dans un cadre où se déploient les symboles de la conscience nationale.

Depuis la National Gallery of Arts jusqu'au Museum of Natural History en passant par le National Air and Space Museum, les musées du Smithsonian Institute, remarquables par leur architecture, offrent le panorama des origines et des exploits des États-Unis. Encadrés par les bâtiments du gouvernement fédéral, ils résument l'identité du pays. Leur visite est en quelque sorte l'apothéose de l'éducation publique américaine.

Plus que d'autres, l'architecture décentrée du Musée de l'air et de l'espace, privée d'un hall majestueux et spectaculaire, fonctionne selon un principe de juxtaposition qui autorise la libre association de la technologie, de la science, de l'histoire et de l'idée de nation. Pour résumer, le musée se présente comme une grosse boîte pleine de grosses machines, plus proche du parc d'attractions que du musée. On peut y faire un tour en Skylab ou goûter aux joies simulées de l'exploration spatiale dans le cinéma IMAX. De sombres couloirs alternent avec de vastes espaces peuplés d'avions suspendus en vol. Tout est conçu pour la distraction.

Deux thèmes fournissent un fil conducteur : les efforts de l'humanité pour vaincre la gravité et l'extraordinaire puissance des technologies militaires. On trouve côte à côte un laboratoire spatial et un missile, le premier hélicoptère présidentiel et un hélicoptère de combat ou encore un petit zinc de fabrication artisanale et le premier avion militaire. Quel sens donner à la juxtaposition du laboratoire Skylab et d'un missile intercontinental qui n'a d'autre fonction que de larguer des bombes atomiques ? Le premier aspect se lit ; ensemble, ils glorifient la puissance du pays, seule trame sur laquelle repose la conception de cet espace.

Il faut noter enfin que, par contraste avec l'aile orientale de la National Gallery of Arts, œuvre de Pei aux formes aiguës et épurées, la lourde masse du Musée de l'air et de l'espace se marie parfaitement avec les pesants édifices gouvernementaux qui l'en-

tourent. Et ce n'est pas un hasard si ses fenêtres, en particulier celles de la cafétéria, enchâssent le Capitole, siège de l'Assemblée. La cafétéria du musée est le point zéro de la nation, entre le Congrès et les missiles.

À la lumière des discours retors suscités au Congrès par le projet du Smithsonian Institute, on peut se demander si les vastes baies vitrées du musée ne furent pas conçues pour que les sénateurs puissent mettre leur nez dans le bâtiment, et non pas tant pour offrir un point de vue aux visiteurs. Qu'on se rappelle les menaces de rétorsion financière contenues dans la résolution du Sénat citée plus haut et dans les interventions des élus conservateurs.

Dès sa fondation, en 1946, le musée a eu pour mission de « retracer le développement de l'aviation américaine ». Son premier conseil d'administration était composé pour moitié d'officiers de haut rang recommandés par le général Spaatz, commandant des forces aériennes et responsable du bombardement atomique de Nagasaki, et par l'amiral Nimitz. L'immense majorité des Américains ne sait rien des liens qui unissent le Musée de l'air et de l'espace, l'armée et le nationalisme d'État. Ces liens n'ont cependant pas échappé aux militants des mouvements antinucléaires qui, au plus fort de la guerre froide menée par Reagan, venaient de temps à autre maculer de sang les missiles.

Aujourd'hui, les conservateurs du musée s'interrogent sur leur complicité involontaire dans le discours nationaliste et comment discrètement à œuvrer contre lui, avec pour seule arme la rigueur historique. Voici plusieurs années, à l'occasion du réaménagement des salles consacrées à la Seconde Guerre mondiale, ils ont mis un bémol aux commentaires chauvins pour souligner les conditions terribles dans lesquelles se déroulait la guerre aérienne. Leur projet pour l'*Enola-Gay* s'inscrit dans la continuité de cette démarche, en tentant de contourner le roman simpliste du rayonnement national. Forcés d'aborder ce thème, ils ont eu le courage d'envisager une autre approche que l'enchaînement idolâtre du « bombardier salvateur ».

Toutefois, ils ont sous-estimé le rejet prévisible que provoquerait une perspective critique dans un lieu tout entier consacré à la gloire de « l'espace national ». Le seul fait de présenter le point de vue des victimes de la plus formidable arme fabriquée par les Amé-

ricains risquait de « souiller » le musée en portant atteinte à la mémoire collective de l'histoire. La plupart des visiteurs confondent les machines de guerre et les machines volantes nées de l'éternelle envie humaine d'échapper à la pesanteur. Devant des avions d'assaut et des missiles, ils s'émerveillent d'une force qu'ils considèrent comme la leur. S'ils adoptaient le point de vue de la cible, leur perception en serait entièrement modifiée. Ils pourraient même se penser comme les victimes de leur propre gouvernement, une hypothèse plausible au regard des récents scandales qui ont révélé les expériences nucléaires pratiquées, à leur insu, sur des citoyens américains.

Les conservateurs du Musée de l'air et de l'espace n'ont pas vu qu'en présentant l'*Enola-Gay* de façon critique, ils mettaient en cause la raison d'être du musée et l'image que les États-Unis se font d'eux-mêmes, celle d'une superpuissance vertueuse. Ils ont ainsi suscité une réaction violente de la part de catégories qui sont de plus en plus fréquemment sur la défensive lorsqu'il s'agit de l'identité nationale. Ils ont manqué de tact dans un contexte politique délicat, démolissant leur propre magasin de porcelaine. Devant la levée de boucliers, ils se sont retrouvés dans une situation où ils ne pouvaient donner satisfaction à personne, ni aux anciens combattants ni aux historiens « contestataires » pour qui le Smithsonian Institute était vendu aux thèses du chauvinisme national.

Ils se sont évertués à écouter toutes les suggestions et ont honnêtement tenté de revoir le projet. En vain. Face au Congrès et à ses menaces financières, aux médias unanimes et aux nombreuses personnalités qui demandaient la tête de Martin Harwitz, le directeur du musée, ils ont baissé les bras et abandonné l'exposition<sup>5</sup>. Ce qui nous laisse avec une carlingue vidée, désarmée de sa bombe, et quelques documents sur l'équipage. Bref, une perspective qui se situe à plusieurs milliers de mètres d'altitude, très loin au-dessus du point zéro mais probablement assez proche de celle des nationalistes.

Toutefois, en dépouillant ainsi la machine de son contexte, les conservateurs du musée ont peut-être réintroduit une critique implicite de ces mêmes nationalistes et, paradoxalement, obtenu un effet qui dépasse les espoirs de Robert Adams. En refusant de don-

5. Harwitz a donné sa démission en mai 1995.

ner son sens à l'*Enola-Gay*, ils laissent le champ libre à de multiples interprétations. Après avoir traversé des forêts de missiles, les visiteurs tomberont sur l'avion et y verront ce qu'ils veulent y voir : les vétérans, un Sauveteur, les autres, le messager de souffrances sans nom ou le symbole de l'ère nucléaire. Évidée, l'exposition n'est guère attrayante. Un tube de métal brillant n'a aucun sens par lui-même. Mais celui-ci renvoie à quelque chose de plus important, à sa part manquante. Reste à espérer que le public découvre l'absence, et surtout les absents.

Traduit de l'anglais par Corinne Hewlett et Catherine Janco

## ANATOMY OF A CONTROVERSY

---

• EDWARD T. LINENTHAL •

---

When, in the fall of 1993, Martin Harwit, director of the National Air and Space Museum (NASM), asked me to serve on an advisory committee for that museum's upcoming *Enola Gay* exhibit, I was excited. After all, for many years I had studied battles over battlefield memorialization, clashes over "sacred ground." In the late 1980s, I had spent much time with National Park Service personnel as they struggled to transform the Little Bighorn battlefield from a shrine to George A. Custer and the Seventh Cavalry into a historic site where different—often clashing—stories could be told. There, I had first heard curatorial decisions attacked and derided as "politically correct history," and as a craven caving in to "special interests"; but there, too, I had watched as a complex interpretation of a mythic American event had successfully sup- planted an enduring "first take."

In the early 1990s, I studied the National Park Service's preparations for the fiftieth anniversary of the beginning of World War II at the USS *Arizona* Memorial in Pearl Harbor. Watching members of the Park Service—and Pearl Harbor survivors—grapple with such a seemingly simple matter as whether a Japanese air- man's uniform should be displayed (in an attempt to give a "hu- man dimension" to the former enemy), I came to a fuller appreciation of the inevitable tension between a commemorative voice—"I was there, I know because I saw and felt what hap- pened"—and a historical one that speaks of complicated motives